

« Socrate – (...) tant que nous aurons **le corps**, et qu'**un mal de cette sorte** restera **mêlé à la pâte de notre âme**, **il est impossible que nous possédions jamais en suffisance ce à quoi nous aspirons** ; et, nous l'affirmons, ce à quoi nous aspirons, c'est **le vrai**. Le corps en effet est pour nous source de mille affairments, car il est nécessaire de le nourrir ; en outre, si des maladies surviennent, elles sont autant d'obstacles dans notre chasse à ce qui est. Désirs, appétits, peur, simulacres en tout genres, futilités, il nous en remplit si bien que, comme on dit, pour de vrai et pour de bon, **à cause de lui, il ne nous sera jamais possible de penser**, et sur rien. Prenons les guerres, les révolutions, les conflits : rien d'autre ne les suscite que le corps et ses appétits. Car toutes les guerres ont pour origine l'appropriation des richesses. Or, ces richesses, c'est le corps qui nous force à les acquérir, c'est son service qui nous rend esclave. Et c'est encore lui qui fait que nous n'avons jamais de temps libre pour la philosophie à cause de toutes ces affaires. Mais le comble, c'est que même s'il nous laisse enfin du temps libre et que nous nous mettons à examiner un problème, le voilà qui débarque au milieu de nos recherches ; il est partout, il suscite tumulte et confusion, nous étourdissant si bien qu'**à cause de lui nous sommes incapables de discerner le vrai**. Pour nous, réellement, la preuve est faite : **si nous devons jamais savoir purement quelque chose, il faut que nous nous séparions de lui et que nous considérions avec l'âme elle-même les choses elles-mêmes**. Alors, à ce qu'il semble, nous appartiendra enfin ce que nous désirons et dont nous affirmons que nous sommes amoureux : la pensée. Cela, une fois que nous aurons cessé de vivre, et non pas – tel est le sens du raisonnement – de notre vivant. »